

1 lb de seigle de seigle concassé peut remplacer 2 lbs d'avoine entière.

1 lbs de fèves, pois, vesces ou blé d'inde, concassés et trempés, remplacent 3 lbs d'avoine, et, cuits, remplacent 4 lbs d'avoine.

II

Tremper le Fourrage

Il est d'abord à observer que si on fait tremper le fourrage, une grande propreté est nécessaire pour en rien laisser aigrir ou moisir; que la ration doit contenir une quantité suffisante de fourrage à mâcher et que les chevaux ont besoin de moins boire.

100 lbs de paille hachée trempée nourrissent autant qu'112 lbs de paille hachée non trempée.

100 lbs de grain trempé autant que 125 de grain non trempé.

100 lbs de légumineuses trempées autant que 135 à 150 lbs de légumineuses non trempées.

III

Cuire le Fourrage

100 lbs de pommes de terre cuites nourrissent autant que 160 à 180 lbs de pommes de terre crues, pourvu qu'on ajoute aux pommes de terres cuites une quantité suffisante de paille hachée.

100 lbs de foin cuit à la vapeur nourrissent autant que 170 lbs de foin non cuit.

100 lbs d'avoine cuite autant que 300 lbs d'avoine non cuite.

Une épaisse bouillie faite avec des grains moulus et à laquelle on ajoute de la paille hachée nourrit autant que deux fois autant de grain fourragé entier et on peut ainsi ménager la moitié du grain.

IV

Faire fermenter

On arrive par là en même temps qu'on économise le combustible aux mêmes résultats qu'on obtient en faisant tremper ou cuire le fourrage. La fermentation des grains est une opération bien délicate pour qu'elle devienne d'une pratique aisée en dehors des distilleries. Mais nous avons facile la conservation des fourrages verts par la fermentation dans le silo. Nous en traiterons spécialement quand nous arriverons à la question de l'ensilage qui de toute nécessité s'impose au cultivateur canadien, lequel est peut-être le plus à même de la mettre en pratique.—(A suivre)

NOS CHEVAUX.**LEUR AMÉLIORATION.***(Suite et fin)*

C'est donc à un cheval ainsi déformé qu'allait avoir à s'attaquer le marquis de Croix. Fondé en 1839, son haras de Serquigny n'était pas destiné à vivre à l'aventure. Le but de sa création était nettement défini. Le maître, comme nous l'avons déjà dit, l'avait édifié pour la solution de cet important problème :

“ Produire des chevaux grands et forts comme des limoniers, distingués, rapides et résistants comme les meilleurs chevaux de chasse.” En d'autres termes : Obtenir des animaux qui satisfassent tout à la fois aux exigences du luxe et à toutes les conditions d'un travail utile, d'un service pénible et durable.

En tout temps, pareille tâche est une œuvre difficile car on reste toujours en face de ce qu'on peut appeler la *fagon*. Mais à l'époque de l'ouverture du haras de Serquigny il n'y avait guère qu'incertitude pour de bons résultats. C'était le beau temps de la lutte entre la théorie de l'usage exclusif du pur sang comme reproducteur et la routine. La théorie tenait bon et produisait mauvais; la routine se refusait à faire autrement que par le passé pour ne pas courir les risques qui lui étaient révélés par l'usage mal compris du pur sang. Seule une expérience consciencieusement faite pouvait amener la solution du conflit et c'est à son honneur que le marquis de Croix l'a tentée et menée à bien.

Bien décidé à éviter une faute commune à bien des éleveurs (retenez bien ceci, amis lecteurs) son premier principe fut de n'employer que des poulinières d'élite; il voulut attacher au choix des matrices une attention égale à la préférence que la plupart accordent exclusivement au choix de l'étalon. Il mettait ainsi du côté de la réussite un élément de plus, et, à très juste raison, il le considérait comme absolument indispensable. N'est-il pas étrange que cette nécessité n'apparaisse pas la même à tous les producteurs d'animaux? N'est-il pas étrange que la loi d'hérédité ne soit généralement étudiée qu'en ce qui tient à l'influence du mâle? Le fait de la transmissibilité des ascendants à leurs produits est une puissance inéluctable, une force réelle qu'on retrouve au même titre dans la femelle et dans l'étalon. L'un et l'autre lèguent de la même manière, avec la même certitude, à leurs descendants et leurs défauts et leurs qualités. La lutte qui s'établit dans tout accouplement quelconque est constante, opiniâtre entre le bien et le mal, et ceux-là qui ne combatteraient pas sans relâche le développement des mauvais germes iraient à l'encontre du but et seraient promptement vaincus.

Chercher le perfectionnement d'une race, tenter la création d'une famille nouvelle à la faveur du mâle seulement, c'est n'employer qu'une main à ce qui exige le concours des deux pour être fait avec fruit. Une race dont on vend les meilleures femelles, pour grossir le budget des recettes du haras, est un arbre dont on coupe les racines et qui est destiné, après avoir langui quelque temps à bientôt sécher et mourir.

Le point de départ est donc la recherche des poulinières capables, et dans la bouche du marquis de Croix, ce mot avait un sens très limité. Il voulait dire, bonne origine et conformation irréprochable autant que possible, qualités essentielles mais éprouvées par les exigences d'un service soutenu. Nous avons vu au haras de Serquigny entourée de tous les soins et de tous les égards, malgré la vieillesse qui la mettait hors d'usage, une des juments poulinières préférées du marquis, qui lui avait gré d'avoir accompli vaillamment 52½ milles en 3½ heures